

Mettre fin à la guerre, une recette¹

64 L'humanité ne s'en sortira pas face aux défis qui l'attendent au XXI^e siècle si elle persiste à accepter la guerre comme moyen de régler les conflits. Spécialiste des relations humaines, acteur et témoin des horreurs de la Seconde Guerre mondiale, inlassable militant de la paix depuis la fin des années 1960, Robert Hinde livre ici son point de vue – sa recette ! – pour hâter l'abolition des institutions de la guerre.

Ce texte est le premier d'une série de cinq articles à paraître dans LaRevueDurable. Il concerne la réalité crue de la guerre. Les textes suivants aborderont ses causes et le rôle de l'agressivité humaine, les facteurs culturels qui favorisent la guerre, la machine de guerre, sa légalité et sa moralité, puis ce que chacun peut faire pour aider à rendre la guerre inacceptable.

1) Ce texte est la traduction de la première partie de *Ending War, A Recipe*, Spokesman, 2008, qui peut être commandé au prix de £6,00 à Pugwash Limited, Ground Floor Flat, 63a Great Russell St., Londres, WC1B 3BJ. Egalement téléchargeable en anglais à l'adresse www.pugwash.org

« Nous, peuples des Nations unies, résolus à préserver les générations futures du fléau de la guerre qui, deux fois en l'espace d'une vie humaine, a infligé à l'humanité d'indicibles souffrances, et à ces fins à pratiquer la tolérance, à vivre en paix l'un avec l'autre dans un esprit de bon voisinage, à unir nos forces pour maintenir la paix et la sécurité internationales, avons décidé d'associer nos efforts pour réaliser ces desseins. »

Préambule à la Charte des Nations unies

« La guerre doit cesser d'être une institution humaine acceptable »

*Prof. Sir Joseph Rotblat (1908-2005),
F.R.S., lauréat du Prix Nobel de la paix en 1995*

Cela n'arrivera pas cette année, ni au cours de mon existence, peut-être durant la vôtre, et avec une forte probabilité durant celle de mes petits-enfants, mais un jour viendra où la guerre ne sera plus considérée comme une manière acceptable de régler des différends entre Etats. Le but de cette série de textes est d'accélérer l'arrivée de ce jour. C'est un travail de longue haleine, qui nécessitera de grands efforts, car il faudra d'abord changer bien des choses.

L'hégémonie des Etats-Unis sera contestée à mesure que des Etats nouvellement industrialisés se bousculeront pour briguer le centre des affaires. Le changement climatique et l'exigence d'une distribution plus équitable des biens dans le monde ébranleront le système politique. L'intégrité des Etats-nations perdra en importance, et les nations plus riches apprendront que les richesses sont à partager.

Les faits donneront tort à ceux qui prétendent que la guerre perdurera. Le monde change : la prise de conscience que la violence échoue à produire des solutions durables gagne du terrain. La guerre est d'ores et déjà devenue impensable en Europe de l'Ouest, en Amérique du Nord et dans la plus grande partie de l'Australasie. Bien que grandes et faibles puissances s'échangent toujours des menaces, de grandes réticences à aller à la guerre s'y affirment parce qu'il est clair que les guerres sont moins faciles à gagner et, dans toute guerre, les deux camps souffrent.

Des guerres à l'échelle de la Seconde Guerre mondiale sont devenues improbables parce que les deux camps en sortiraient certainement perdants. Beaucoup des guerres qui ont eu lieu depuis ont impliqué des guérillas ou des terroristes : la force supérieure a été vaincue par un ennemi insaisissable. Les Etats-Unis et le Royaume-Uni ont pu vaincre les forces de Saddam Hussein, mais ont vu que les tactiques de la guérilla dans les villes sont une autre paire de manches.

L'utilisation d'une force excessive contre des combattants embusqués parmi les civils est contre-productive et ne fait qu'augmenter la résistance. Les Etats industrialisés seront moins prompts à tenter d'imposer leur volonté par la force. Il y aura toujours des différends, mais ils seront de plus en plus résolus par le dialogue autour de la table de négociations.

* Biologiste et psychologue à l'Université de Cambridge, Robert A. Hinde préside la branche britannique de Pugwash, est parrain du Mouvement pour l'abolition de la guerre et du programme d'éveil aux armes de destruction massive, au Royaume-Uni.

« *Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées.* »

Président Gorbatchev citant Victor Hugo, *Soviet News*, 12 juillet 1989.¹

Bien sûr, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Les Etats accumulent des armes avec l'illusion d'augmenter ainsi leur sécurité alors qu'en réalité, la présence de moyens d'exercer la violence rend les actes violents plus probables. Dans chaque nation industrielle, le complexe scientifico-militaro-industriel, qui sera discuté dans un chapitre ultérieur, facilite les conflits partout dans le monde.

Même aujourd'hui, des guerres ont lieu dans de nombreuses parties du monde. A l'heure où j'écris, le désir de revanche et de statut national a conduit à une guerre sanglante en Géorgie, et un article de journal du 23 janvier 2008 rapporte que l'état de guerre persistant provoque la mort de 45 000 personnes par mois au Congo.

Il ne s'agit pas non plus de croire que les forces armées sont devenues totalement inutiles : pareille position relèverait d'un idéalisme naïf. Il arrivera que les opprimés aient

besoin de soutien. La paix doit être promue et maintenue entre factions qui se disputent. Il est cependant malheureusement probable qu'il existera toujours un large spectre de vues pour juger du moment le plus approprié pour intervenir.

Il semble clair que le Conseil de sécurité des Nations unies n'est pas le forum adéquat pour de telles décisions aussi longtemps que quelques nations détiennent le pouvoir de veto. Quoi qu'il en soit, au final, tout désaccord doit trouver un arrangement par la négociation qui débouche sur une solution jugée acceptable des deux côtés. Et même dans ce cas, tous les partisans peuvent ne pas accepter la vision de leur dirigeant et le déploiement de forces neutres se révèle parfois nécessaire pour maintenir la paix.

Cette série de textes se penche sur ce qu'il faut faire pour accélérer le progrès vers un monde sans guerre. J'espère qu'elle montrera que ce but est réaliste. Pour changer le monde,

il est nécessaire de travailler avec la base des opinions publiques et, en même temps, avec les responsables politiques et les leaders qui semblent contrôler nos destins. Cela requiert de nouvelles manières de voir le monde, mais ces nouvelles manières font déjà très envie à nombre d'entre nous.

J'espère que les chapitres qui suivent attesteront que nous ne sommes pas condamnés par notre nature ; ceux qui le pensent se trompent sur l'humanité. J'espère aussi qu'ils mettront en évidence que nous ne sommes pas démunis contre de mauvais buts et ambitions de certains parmi ceux qui semblent être en position de contrôle.

Bien sûr, ce que j'écris est teinté par ma propre expérience : j'ai grandi au moment de la Seconde Guerre mondiale. Et comme nous le verrons, la nature de la guerre a changé depuis lors. Toutes les guerres sont différentes et ceux qui ont connu la guerre au Viêt Nam, au Mozambique, en Iraq ou en Afghanistan ont une opinion différente sur la nature de la guerre. Mais de nombreux fondamentaux sont les mêmes : durant la guerre, des personnes tuent et sont tuées.

La thèse est simple. Deux choses sont essentielles à la guerre : des armes et des personnes prêtes à les utiliser. Les institutions de la guerre soutiennent les usines d'armement et la motivation à se battre. Elles sont une construction humaine et peuvent être privées de leurs moyens. Les guerres sont conduites par des responsables politiques et des généraux, mais les dirigeants sont inefficaces si assez de gens refusent de les suivre.

C'est en partie parce que les dirigeants ont peur de l'opposition populaire qu'ils tentent de tenir leurs cartes près de leur poitrine, mais les organisations non gouvernementales (ONG) peuvent insister sur l'ouverture des gouvernements. Si nous réussissons à rendre les institutions de la guerre inefficaces, même les responsables politiques les plus belliqueux perdront tout pouvoir. Avec un regard sain sur le monde, les dirigeants n'iront pas à la guerre et les peuples ne les suivront pas s'ils y vont. ■

Robert Hinde : scientifique et pacifiste

Robert Hinde est né à Norwich, capitale du comté du Norfolk, à l'est de l'Angleterre, en 1923. Durant la guerre, il pilote des Catalinas et des Sunderlands de 1943 à 1945. Retour à la vie civile, il devient zoologue à l'Université de Cambridge, où il étudie le comportement des oiseaux, puis celui des singes, et enfin les relations humaines, branche des sciences qu'il contribue à faire émerger dans les années 1990. Nommé professeur en 1963, il accomplit tout son parcours académique à Cambridge, où il est Master du Collège de St. John's de 1989 à 1994.

Marqué par son expérience de la guerre, horrifié par la guerre du Viêt Nam, Robert Hinde

s'engage dans la cause du désarmement nucléaire à partir de la fin des années 1960. Il rejoint la section britannique de Pugwash¹ dans les années 1980, organisation qu'il préside depuis le décès de son ami Joseph Rotblat (1908-2005)². Il s'implique également dans le Mouvement pour l'abolition de la guerre et le programme d'éveil aux armes de destruction massive.

LRD

¹ La branche britannique de Pugwash est affiliée aux conférences Pugwash, récipiendaire du Prix Nobel de la paix en 1995.

² Joseph Rotblat est le seul physicien à avoir quitté le projet Manhattan avant la destruction d'Hiroshima en août 1945. Voir *La bombe atomique, Einstein et moi*, *LaRevueDurable* n° 16, juillet-août 2005, pp. 55-56.

La nature de la guerre

Pour certains, la guerre n'est rien d'autre qu'une distante curiosité, quelque chose qui, de façon très lointaine, engage d'autres personnes. C'est pourquoi ce chapitre s'intéresse à ce qu'elle peut réellement signifier pour ceux qui y sont engagés. Une façon de procéder serait de se référer aux statistiques. Durant la Seconde Guerre mondiale, les victimes se sont comptées par dizaines de millions. Au Viêt Nam, une estimation sommaire est de trois millions de victimes.

Mais de telles statistiques sont inévitablement imprécises. Alors qu'il est possible de compter les victimes militaires, ce n'est pas le cas des victimes civiles. Durant la seconde guerre d'Iraq, les Etats-Uniens n'ont semble-t-il même pas essayé de compter les civils qu'ils tuaient lorsqu'ils bombardaient de supposés bastions ennemis. Le chiffre précité pour le Viêt Nam inclut environ 2 millions de victimes civiles. Durant la guerre civile au Rwanda, ce sont principalement des civils qui ont été tués : il n'est pas toujours facile de distinguer entre civils et combattants.

Mais de même que pour la plupart d'entre nous, les milliards d'euros ou de francs du budget national dépassent notre imagination, il est difficile d'attacher une signification à de

telles statistiques. De plus, la mort n'est qu'une des conséquences de la guerre. Le nombre de blessés excède probablement de nombreuses fois celui des morts.

Parmi les blessés, certains souffrent pour le restant de leur vie. Beaucoup sont amputés, certains deviennent aveugles ou sourds. D'autres sont rendus infirmes par des poisons auxquels ils ont été exposés, de façon délibérée ou de manière fortuite, par la machine de guerre. D'autres encore sont traumatisés par les dangers et les expériences qu'ils ont vécus.

La mort et les blessures ne sont qu'une partie de l'histoire. L'entraînement militaire a la faculté de changer la personnalité : des individus qui, dans la vie civile, se conforment à la loi et tâchent de ne faire de tort à personne sont transformés en membres d'un groupe dont l'appartenance autorise ou requiert d'eux de tuer. Beaucoup sont encore plus affectés par l'expérience du combat et ont du mal à se réajuster à la vie ordinaire.

La guerre induit également famines et maladies. J'ai mentionné dans l'introduction le rapport de 45 000 morts chaque mois au

Congo à cause de la guerre : la plupart de ces décès semblent avoir été dus à la famine, à la maladie, à des complications de grossesse ou à la fragilité des nouveau-nés, mais à chaque fois à cause de la guerre.

Nous avons tous en tête des scènes de camps de réfugiés, avec des chiffres du nombre de réfugiés, appelés « personnes déplacées », mais il n'est pas facile pour la plupart d'entre nous d'imaginer ce que cela signifie de perdre sa maison, sa famille, son mode de vie et, plus grave que tout, tout espoir en l'avenir.

Durant la guerre civile au Rwanda, la grande majorité des réfugiés ont perdu des membres de leur famille, et près de la moitié leurs deux parents. Dans toute guerre, pour chaque mort, il y a au moins un deuil, en général plusieurs, par exemple veuve, d'enfants et de parents.

Mais cette liste d'horreurs vous a peut-être égarés. Nous nous protégeons en tournant le dos, en pensant que cela n'a rien à voir avec nous, est lointain, distant, appartient à un autre monde. Il est plus facile de s'identifier avec les cas individuels. Alors voici un petit incident issu de la Seconde Guerre mondiale, plutôt insignifiant dans le cadre total du conflit. Il se trouve qu'il concerne mon frère, docteur et officier de médecine dans une compagnie médicale de l'armée britannique.

Fraîchement diplômé, il s'engagea peu après la déclaration de la guerre et fut stationné en divers lieux du Norfolk. S'étant porté volontaire pour le service outre-mer, il embarqua depuis l'Angleterre vers le 20 juillet 1941. Son épouse et mes parents furent informés qu'il était porté disparu le 8 septembre, mais ne purent obtenir plus de renseignements sur lui du Département de la guerre.

Après plusieurs semaines, des amis à Liverpool les informèrent qu'ils avaient lu un compte rendu dans un journal sur des survivants d'un bateau torpillé mentionnant un médecin mort dans un canot de sauvetage. Et c'est seulement le 3 novembre qu'ils reçurent une notification officielle de sa mort due à ses blessures. Mon père réussit à obtenir les noms des survivants, et voici la copie d'une partie de la lettre de l'un d'entre eux.



Cimetière militaire près de Madingley, à Cambridge, au Royaume-Uni

14-1-1942

*Cher Monsieur,**Merci beaucoup de votre lettre qui a fait remonter des souvenirs qui ne mourront jamais en moi.**Oui Monsieur, j'étais dans le même canot de sauvetage que le capitaine Hinde. Je vais maintenant essayer et m'efforcer de vous donner une idée du calvaire que nous avons dû subir après que le Shareston ait été touché. Pour commencer, nous nous étions retirés dans nos hamacs pour la nuit et, vers 10h30 du soir, le bateau fut secoué nous projetant hors du hamac.**Ayant rassemblé nos esprits nous nous sommes dirigés vers le canot de sauvetage alloué à notre section. Eh bien nous avons descendu l'échelle vers le canot, à ce moment des canots étaient déjà partis mais le nôtre a malheureusement pris plusieurs vagues qui l'ont rempli d'eau.**Nous étions alors un certain nombre dedans dont des membres de l'équipage (des matelots) mais à nouveau une énorme vague poussa notre petite embarcation contre le flan du bateau à ce moment en feu et la soudaineté du choc nous éjecta dans la mer déchainée. Je n'oublierai jamais la sensation d'être sous l'eau durant peut-être quelques secondes mais qui m'ont semblé des heures avec l'envie de respirer sans le pouvoir.**Ma bouée de sauvetage m'a ramené à la surface et j'ai vu les gars grimper à nouveau dans le canot maintenant pratiquement plein d'eau. Votre fils je dois confesser m'a sauvé la vie je l'ai toujours dit je n'écris donc pas pour bluffer. Oui Monsieur, j'ai jeté mes bras en avant et attrapé l'officier de marine autour du cou et il a dit « Ne vous débattiez pas et tout ira bien. »**Nous avons nagé vers le canot il m'a tiré dedans. Nous étions seize dans ce canot et seulement neuf s'en sont sortis. Nous avons vu des vagues terribles qui ont submergé le canot et nous sommes restés dans ce canot rempli d'eau pendant quatre jours. Le cinquième jour nous a apporté un jour bien plus calme et nous avons vu un radeau. Ce radeau flottait vers nous et bientôt nous l'avons attaché à notre canot, quelques gars y sont allés et nous avons entrepris de vider l'eau.**Cela a pris du temps mais nous l'avons fait et maintenant nous pouvions atteindre les biscuits l'eau le lait condensé et aussi des biscuits maltés. Cela paraît beaucoup mais croyez-moi ce n'est pas le cas quand il nous a fallu tenir 19 jours et demi avant d'être secourus. L'officier de marine a réparti la nourriture et nous avions un peu d'eau mélangée avec du lait trois fois par jour et un biscuit malté. Chaque jour un homme mourait à cause de ses blessures et du soleil brûlant le jour.**La pensée d'être juste là allongé à attendre d'être secouru était un supplice mental. Des miles et des miles d'eau avec nous juste un point comme un bouchon de liège chevauchant les vagues. Les jours passaient, nous devenions plus faibles et moi je devais baigner mes yeux pour pouvoir les ouvrir chaque matin. Le soleil, je suppose, rendait mes yeux purulents et vous pouvez deviner ce qu'il en était de les ouvrir le jour suivant.**Monsieur, ce furent les jours et les nuits les plus longs que j'ai jamais connus. Les « repas » lorsque le soleil se lève, est au-dessus de nos têtes et se couche vous pouvez juste imaginer comment il était ennuyeux de ne rien avoir à faire à part rester allongé à attendre. Votre fils, Monsieur, était très gravement blessé parce que son corps, ses jambes et ses bras étaient dans un sale état et leur exposition tendait à les aggraver car nous étions peu vêtus. Il souffrait de plusieurs autres terribles douleurs je dirais. Nous devenions maigres et nos visages étaient épaissis par la barbe.**Le capitaine du bateau, l'ingénieur en chef et votre fils je suis désolé de dire sont morts à peu près en même temps... Eh bien nous comptions les jours et à mesure que les jours passaient et le 19^e jour un bateau nous repéra et changea de cap... Je crois que c'est le 15^e jour que votre fils libéré du martyr de ses douleurs est mort. Une tombe d'eau peut-être mais sa vie a été donnée pour son pays...**John Hinde, frère de l'auteur*

Cette lettre ne raconte pas une action spectaculaire, mais une interminable souffrance suivie d'une mort dans le supplice. Imaginez son effet sur son épouse et sur mes parents. L'incertitude dont ils ont souffert et la nature de la mort de mon frère ont rendu sa perte bien pire.

La mort de mon frère les a également rendus plus sensibles à l'incertitude lorsque, environ dix-huit mois plus tard, ils reçurent une lettre de condoléance de la logeuse chez laquelle j'avais été cantonné à Oban². C'était une erreur d'identité : un autre pilote avait été tué à peu près au moment où je m'envolais pour l'Extrême-Orient. Le Ministère de l'air refusa de donner une quelconque information me concernant et, pour plusieurs raisons, je ne pus communiquer avec ma famille avant plusieurs semaines.

Mettez cela au regard de la situation de mes parents : mon père était un médecin très occupé, proche de la retraite, qui répondait à de nombreux appels de nuit pendant le black-out. Ma mère assurait le maintien de l'ordre en cas d'attaque aérienne, dans la rue dès que la sirène lançait l'alerte et bien d'autres fois encore. L'une de mes sœurs, à peine diplômée médecin, remplaçait l'associé de mon père parti à l'armée ; mon autre sœur travaillait au décodage des messages radio allemands à Bletchley³, et moi, le plus jeune, j'étais dans la Royal Air Force.

La famille n'a pas souffert autant que certaines familles prises dans les zones de guerre, mais elle était toute engloutie dans la guerre. Après la mort de mon frère, je peux honnêtement dire que mes parents n'ont plus jamais été vraiment heureux. La vie de tout le monde dans le pays était changée par la guerre. Elle imprégnait le moindre recoin des vies de chaque citoyen – la peur, le rationnement, le black-out, la mobilisation affectaient partout.

C'était pire encore, bien sûr, pour ceux qui vivaient dans les pays européens où les batailles terrestres ont eu lieu. A cet égard, pour les citoyens britanniques, la Seconde Guerre mondiale différa des guerres récentes dans lesquelles les forces d'un pays se battent contre celles d'un autre pays sur son territoire. Les guerres en Iraq et en Afghanistan, par exemple, aussi indescriptiblement horribles ont-elles pu être pour beaucoup et aussi perturbantes ont-elles été pour les citoyens, ont à peine touché les vies de la plupart des gens aux Etats-Unis et au Royaume-Uni.

Bien évidemment, en temps de guerre le public est protégé de beaucoup de ses pires horreurs. La guerre est aseptisée, en particulier les souffrances de ses compatriotes. Durant la Première Guerre mondiale, une tranchée a été construite dans un parc londonien pour montrer au public à quoi ressemblait la guerre dans les tranchées. Et bien sûr, elle était propre et nette : il n'y avait ni boue, ni corps en décomposition, ni rats en train de les manger, ni trou d'obus ayant fait sauter le parapet protecteur.

Plus récemment, durant la seconde guerre en Iraq, des reporters ont été embarqués dans des unités combattantes et leurs reportages ont transmis une partie du drame de la bataille, mais ce qu'ils ont été autorisés à décrire était strictement limité.

Il est trop rare que les combattants racontent leur propre version de l'histoire : je cite ici seulement trois phrases d'un homme qui, plus tard, souffrit d'extrêmes désordres post-traumatiques : « Parce que nous étions la première force de combat, nous ne nous arrêtons pas pour nous occuper des corps morts (Iraqiens). Il y avait une petite fille agglutinée

à son père mort qui hurlait à s'en faire sortir les yeux. Nous n'avions jamais le temps de nous arrêter. »⁴

Dans ce contexte, peut-être dois-je clarifier que, bien qu'impliqué en tant que pilote durant la Seconde Guerre mondiale, ma mission était plutôt facile à réaliser. Des patrouilles de seize heures au-dessus de la mer à la recherche de vaisseaux ou de sous-marins incluaient leurs moments de tensions, mais inoffensifs comparé à ce que beaucoup ont vécu.

Mon ami d'enfance Graham Cozens-Hardy s'est lui aussi engagé dans la Royal Air Force et volait en tant que copilote au sein du commandement des forces de bombardement à un moment où les pertes étaient très lourdes. Graham avait presque complété son tour de trente missions et avait 21 ans lorsqu'il fut tué. Je suis allé à la base aérienne où il avait été stationné pour essayer d'en savoir plus sur sa mort de la part des autres équipages.



Graham Cozens-Hardy

Au-delà du fait qu'il était principal copilote lors d'une attaque aérienne de jour et qu'ils avaient percé des nuages au-dessus de la Ruhr, ils semblaient étrangement réticents à en parler. Je pouvais voir la raison dans leurs yeux fatigués et leurs visages éreintés : bien que pilote moi aussi, j'étais étranger à ce qu'ils devaient endurer et, de leur point de vue, c'est à peine si j'existais. Graham est enterré avec son équipage, les uns à côté des autres, dans un cimetière magnifiquement entretenu près de la frontière entre les Pays-Bas et l'Allemagne.

La guerre qui nous effraie le plus est la guerre nucléaire. L'horreur que suscitent les armes nucléaires est difficile à traduire. Une fois de plus, les chiffres donnent une faible idée de la réalité. Lorsque la première bombe atomique fut larguée sur Hiroshima, environ 140 000 personnes moururent en quelques mois. Maintenant, les armes nucléaires sont maintes fois plus puissantes. Ce qui dépasse notre pouvoir d'imagination.

Je me suis approché de ce que ces chiffres signifient en me rendant au Musée du mémorial de la paix d'Hiroshima voilà quelques années. Ce n'était pas dû aux photos et aux modèles de la dévastation, ni aux chiffres des victimes, mais à quelque chose de plus personnel. Aux montres qui se sont arrêtées à huit heures et quart. Aux marches de pierre avec l'ombre d'une personne – était-ce un homme ou une femme ? – incrustées dans la pierre : la personne qui était assise là s'est évaporée, cette ombre était tout ce qu'il en restait.



Montre arrêtée le matin du 6 août 1945

Tout près, dans le musée, se trouvent des étuis à lunettes, chacun avec une blouse ou une paire de pantalons, brûlée et déchirée, et une petite carte avec la vignette du propriétaire. C'étaient le plus souvent des adolescents, nettoyant un coupe-feu, à environ 1000 mètres du point d'impact, qui moururent immédiatement ou le jour suivant.

Une petite fille, qui était à 4000 mètres du point d'impact, parut non affectée, et grandit comme une écolière parfaitement saine,

remarquée pour ses qualités athlétiques. Pendant dix ans. Puis la maladie due à la radiation la rattrapa. Elle est morte lentement, au cours des quelques mois suivants. Elle croyait en un mythe japonais qui dit que celui qui fabrique mille grues parfaites en papier peut exaucer son vœu le plus cher. Son vœu était de vivre. Beaucoup des oiseaux en papier qu'elle fit sont dans le musée, certains pas plus grands qu'un ongle. Elle en a fait plus de 500 : ses amies écologiques firent le reste.

Une autre image de la guerre est celle qu'en donnent les commémorations et les mémoriaux de guerre, image qui véhicule une autre sorte de vérité. « Que leur nom vive à jamais. » Et « Au lever et au coucher du soleil, nous nous souviendrons d'eux. » Voilà des paroles pleines de sens pour ceux qui souffrent d'un désir désespéré de deuil. Ayant perdu une grande part du sens de leur vie, ils peuvent se raccrocher à la croyance que le gâchis n'était pas total (« L'homme n'a pas de plus grand amour que quand il abandonne sa vie pour ses amis ») et le nom sur un mémorial de guerre donne un point d'ancrage à leur chagrin.

Mon frère a été immergé en haute mer, et je me souviens de ma mère disant : « Il n'a même pas de tombe. » Plus tard, elle obtint du réconfort grâce à un mémorial dans une église locale. Mais il ne faut pas oublier les euphémismes qui sont presque toujours présents. Pour l'essentiel, ils n'ont pas « abandonné leur vie », ils ont été tués. Il y a un véritable contraste entre le message que transmettent les mémoriaux et la réalité. L'une des batailles les plus sanglantes de la Seconde Guerre mondiale est commémorée à Kohima, en Birmanie. Le mémorial du cimetière de Kohima dit :

Lorsque vous rentrerez à la maison, parlez-leur de nous et dites « Pour leur demain, nous avons donné notre aujourd'hui. »

(Attribué à John Maxwell Edmonds, 1875-1958)

Voyez le contraste avec cette description de la bataille : « La garnison était impitoyablement bombardée au mortier et lentement acculée sur un petit périmètre sur la colline Garrison Hill... Ils étaient très à court d'eau potable. Les postes de secours étaient exposés au feu japonais, et les blessés étaient touchés à nouveau en attendant d'être traités. »⁵ Une fois la bataille lentement retirée, durant laquelle il y eut plus de 4000 alliés et 7000 victimes japonaises, « le terrain avait été réduit à une zone sauvage infestée de mouches et de rats, avec des restes humains à moitié enterrés partout »⁶. ■



Mémorial de guerre de Cambridge consacré à la guerre victorieuse et glorieuse. Le sculpteur, Tait McKenzie, le décrit comme « ... un soldat en tenue de combat revient triomphalement de la guerre. Discipline relâchée, il avance à grandes enjambées tête nue, son casque à la main, le trophée d'un casque allemand suspendu sur son dos et en partie caché par une couronne de lauriers négligemment jetée sur le canon de son fusil... » On est loin de la réalité des tranchées de la Première Guerre mondiale.

LE CHAPITRE SUIVANT ABORDERA LES CAUSES DE LA GUERRE ET LE RÔLE DE L'AGRESSIVITÉ HUMAINE DANS LES GUERRES.

1 Victor Hugo a prononcé cette phrase il y a exactement un siècle et demi, lors du discours d'ouverture du Congrès de la Paix, à Paris, le 21 août 1849.

2 Petite ville sur la côte ouest de l'Ecosse.

3 Ville située à mi-chemin entre Londres et Birmingham.

4 Voir le témoignage complet de James Piotrowski dans *The Guardian* : www.guardian.co.uk/2006/apr/11/iraq.military1

5 Encyclopédie Wikipedia.

6 La bataille de Kohima a été le lieu d'un retournement de situation lors de l'offensive japonaise en Inde, du 4 avril au 22 juin 1944.